

DOSSIER DOCUMENTAIRE

A l'attention des enseignants

RELIGIONS & DOCTRINES SOUS LES HAN



Exorciste en gardien de tombe, époque des Han de l'Est (25-220 ap. J.-C.), terre cuite, H : 21 cm ; l : 11,5 cm, MC 7370

SOMMAIRE

CONFUCIANISME.....	2
Le lettré.....	3
Brique estampillée d'un homme lettré.....	5
TAOÏSME.....	6
Coupe sur pied à couvercle représentant l'île des immortels taoïstes.....	8
BOUDDHISME.....	9
Coupe sur pied à décor de Bouddha.....	11

La culture chinoise est influencée par trois courants de pensée principaux que l'on appelle aussi les trois enseignements (*san jiao*) : le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme. Ces trois grands courants de pensée ont structuré la société chinoise et influencé l'art et la philosophie.

CONFUCIANISME

Il s'agit plus d'un enseignement, d'un mode de vie et de pensée, que d'une religion à proprement parler. Les grands principes en furent énoncés par Confucius, le nom latinisé de Maître Kong (Kongfuzi, 551-479 av. J.-C.), et diffusés par Mencius (Mengzi, 370-290 av. J.-C.), considéré comme son suiveur le plus fidèle. Le confucianisme apparaît comme une réponse à la crise aiguë que traverse le modèle politique en place depuis l'époque des Shang (1550-1050 av. J.-C.). Celui-ci reposait sur des fondements rituels et religieux, mis à mal par le développement des concurrences entre fiefs et la faiblesse du pouvoir central ; il ne sert alors plus qu'à habiller et légitimer des rapports de force préexistants. Dans ce contexte, Confucius, issu d'une famille noble désargentée, apparaît comme un conservateur qui souhaite rétablir l'ordre idéal du XI^e siècle avant notre ère. Il s'agit d'établir des règles permettant l'harmonie et l'équilibre de la société. Les règles de la justice et de la morale doivent être strictement respectées, et les rites observés, pour que l'ordre social se maintienne.

Le confucianisme ne rejette pas les croyances en des êtres surnaturels tels que esprits et démons, mais juge inutile de s'en préoccuper. Cette tâche est abandonnée au profit du développement du concept central du confucianisme : le sens de l'humain. Confucius se refuse à donner une définition claire de cette notion. Celle-ci semble désigner, d'après son étymologie, la capacité des hommes à entretenir des relations sociales. La mansuétude devient ainsi l'un des maîtres mots du confucianisme et la piété filiale l'un des modèles d'organisation de la société : le fils doit obéissance au père comme l'épouse au mari, le cadet à l'aîné, l'élève au maître, le sujet à l'empereur.

Les relations humaines étant pour Confucius de nature rituelle, l'accomplissement du rituel et la sincérité de l'exécutant sont perçus comme le moyen d'obtenir ce sens de l'humain. Les rites deviennent l'expression d'une attitude intériorisée de chacun permettant de surmonter son ego pour aller vers la conscience et le respect d'autrui. Le champ d'action des rites se déplace ainsi du domaine surnaturel au domaine des relations humaines.

Puisque la piété filiale est intrinsèquement liée à la loyauté envers l'empereur, politique et éthique ne peuvent être séparées. Il est du devoir de l'homme de bien de participer au gouvernement. Pourtant, le caractère idéaliste du confucianisme, par opposition au machiavélisme avant la lettre qu'est le légisme, le rend peu attractif pour les cours des Royaumes combattants (481-221 av. J.-C.). Il faut attendre les Han de l'Ouest (206 av. J.-C. – 9 apr. J.-C.) pour que le confucianisme devienne la doctrine officielle de la Cour. Il est toutefois adopté essentiellement, dans un premier temps, pour adoucir et habiller des structures politiques d'inspiration légiste. C'est pourquoi les critiques modernes purent lui reprocher d'être une doctrine confortant et justifiant l'exercice autoritaire du pouvoir. Le confucianisme imprègne cependant petit à petit tout le système administratif chinois et les relations sociales.

Sous les Han de l'Ouest, Dong Zhongshu (195-115 av. J.-C.) refond la pensée cosmologique issue de l'époque des Royaumes combattants et oriente la vision politique confucéenne vers une voie nouvelle en estimant que c'est du Ciel que procède l'ordre naturel et moral et que, de même que le sujet doit obéissance au souverain, l'empereur doit se conformer à un ordre céleste duquel et devant lequel il est responsable.

Le « canon » confucéen repose sur les six grands « classiques » : le *Livre des mutations*, le *Livre des Odes*, le *Livre des documents*, le *Livre des Rites*, le *Livre de la Musique* - remplacé au XIIe siècle par les *Rites de Chu* - et les *Annales des Printemps et Automnes*. S'y ajoutent les *Entretiens de Confucius* connus aussi sous le nom d'*Analectes*.

Le lettré

Les lettrés sont aussi bien des hommes de lettres que des fonctionnaires qui œuvrent pour le gouvernement. Nombre d'entre eux étaient des historiens, compilateurs écrivains, poètes, figures incontournables de la transmission du savoir. C'est le cas de Sima Qian (145-87 av. J.-C.), grand astrologue de la cour, qui avait la garde des archives. Figure tutélaire des historiens chinois, il rédigea les *Mémoires historiques (Shiji)*, annales traitant des dynasties chinoises successives.

L'idéal du lettré trouvait son origine dans des principes hérités de

Confucius (551 av. J.-C. – 479 av. J.-C.). Le but avoué était de former une élite éclairée, avisée politiquement et moralement. Les lettrés se présentent donc comme des êtres intègres, attachés au bien public et ayant même un rôle de censeur vis-à-vis du pouvoir impérial. Dans la pratique, l'exercice de leur charge est soumis à de nombreuses contraintes qui limitent l'importance politique réelle d'une bureaucratie encore en voie de gestation sous les Han. Leur rôle est cependant sensible sur le long terme en politique et essentiel dans le domaine culturel. Ils sont ceux qui permettent de gauchir petit à petit les institutions légistes dans un sens plus confucéen, compilent, mettent en forme les acquis intellectuels des époques précédentes et réalisent de nouvelles synthèses.

Le recrutement des lettrés se faisait au moyen de concours, basés sur les manuels d'histoire, de morale et de politique que constituaient les classiques confucéens. Travailler pour l'État représentait le débouché naturel et la justification des études. Un lettré se devait donc de mettre son savoir au service de la société.

La constitution d'une classe lettrée est le résultat d'une lente évolution qui débute à l'époque des Royaumes Combattants (481-221 av. J.-C.), et s'accroît sous la dynastie Qin (221-206 av. J.-C.). Toutefois, c'est surtout sous les Han que commence à se développer une véritable bureaucratie. Wudi (r. 141-87 av. J.-C.) patronne la tradition confucéenne : en 136 avant notre ère, il établit des chaires officielles de docteurs d'état spécialisés dans les classiques confucéens. Peu après, en 124 avant notre ère, est fondée l'Académie impériale lorsque leur sont adjoints des élèves destinés à passer les examens, institués sous le règne de Wendi (180-157 av. J.-C.).

Brique estampillée d'un homme lettré

le siècle av. J.-C.

Époque des Han de l'Ouest (206 av. J.-C. – 9 ap. J.-C.)

Terre cuite

H : 28,5 cm

MC 5931

Cette brique est décorée de trois registres verticaux. Sur les côtés se placent des motifs géométriques en losanges et en petits rectangles en biais. Ils encadrent l'image d'un Chinois vêtu d'une longue robe plissée couvrant largement le corps. Les longues manches cachent même les bras et les mains. L'homme porte des fines moustaches et une barbe. Il est coiffé d'une sorte de « bonnet » ou chapeau. Au-dessus de lui vole un oiseau, peut-être un canard ou une oie. Derrière lui on voit une lance ou un étendard dressé(e).

Cette terre cuite représente un lettré. Ce motif en relief illustre le costume masculin dans la Chine ancienne. Sur certaines images, la robe croisée, plus courte que celle d'une femme, laisse voir les larges pantalons et les bottes portées par les hommes. Le « bonnet » couvre la longue chevelure coiffée en tresse ou en chignon. Il indique, avec l'habit, le statut social de cet homme et permet de le distinguer d'un guerrier en armure ou d'un paysan.

Ce type de brique servait à construire et décorer une tombe ancienne. À cette époque, les tombeaux deviennent alors de véritables « appartements » souterrains surmontés d'un tumulus important (voir la fiche en salle dans le présentoir à droite de l'entrée). Les décors estampés complètent les *mingqi*, statuettes funéraires, dans l'accompagnement du défunt.



TAOÏSME

On attribue la fondation du taoïsme à Laozi, qui aurait vécu aux alentours du VIe-Ve siècle avant notre ère, donc à la même époque que Confucius. Il aurait composé le Livre de la Voie et de la Vertu (*Daodejing*), en fait un ouvrage de la fin du IVe siècle. Dans cet ouvrage, Laozi propose une véritable cosmologie : au départ, existait le Un, le Vide. De ce Vide est né le Deux, le yin et le yang, respectivement féminin et masculin, principes symbolisant tous les opposés. Le souffle primordial, (qi) est le Trois. Il est présent partout dans l'univers et représente le changement, l'instabilité. Circulant entre le yin et le yang, il les fait s'entremêler et permet la création des êtres.

Avec le temps, le taoïsme s'est imprégné de croyances populaires et s'est doté d'un riche panthéon, avec notamment la divinisation de Laozi et de l'empereur mythique Huangdi¹ (ou Empereur Jaune). La recherche d'immortalité est vraisemblablement le trait du taoïsme qui a le plus contribué à son succès. Le taoïste doit réussir à percevoir le qi (le principe vital) et à le contrôler, puis à le nourrir, afin d'atteindre l'immortalité ou plus prosaïquement la longue vie. Il existe de nombreux procédés pour le nourrir : la méditation, la gymnastique, la diététique (avec l'absorption d'herbes médicinales et aromatiques), des techniques respiratoires et sexuelles, l'absorption de drogues, l'alchimie (pratiquée dans le but d'obtenir l'élixir d'immortalité), des rituels... . Il existe huit immortels taoïstes, notamment évoqués dans les œuvres de Laozi, qui vivent sur des îles mythiques dans la mer de l'Est où les palais sont en or, leurs balustrades en jade et où des perles poussent dans les arbres. Ces îles sont au nombre de trois et sont placées sur les carapaces d'immenses tortues qui plongent en immersion si quelqu'un s'approche. Il s'agit des îles Penglai, Yingzhou et Fanghu. Le premier empereur, Qin Shihuangdi, envoya une expédition à leur recherche en 217 avant notre ère. Selon une autre tradition, les Immortels vivent dans cinq montagnes sacrées en Chine, qui font l'objet de pèlerinages. Les immortels s'abreuvent d'un vin céleste, ils marchent sur l'air, se servent du vent comme véhicule.

A l'époque des Han, le taoïsme n'est pas encore tout à fait un ensemble cohérent, mais plutôt un rassemblement de croyances et de pratiques héritées de sorciers, magiciens et techniciens pouvant accomplir des exorcismes ou disposant de techniques d'immortalité. Cela s'explique par l'absence jusque vers la fin des Han d'une véritable organisation taoïste représentée par un clergé. Celle-ci ne se constitue que sous l'influence et face à la concurrence du

¹ Cet empereur, à distinguer de Qin ShiHuangdi, aurait régné au IIIe millénaire avant notre ère. Il était une figure modèle de souverain sous les Han.

bouddhisme. Les textes de l'époque Han qui parlent du taoïsme traitent en fait le plus souvent du courant Huanglao, contraction de Huangdi (l'Empereur Jaune) et de Laozi. Ce courant prône la pratique de recettes de longévité et offre au souverain un guide et des techniques pour l'exercice du pouvoir.

Le Confucianisme et le Taoïsme ne s'opposent et ne s'excluent pas. Ils traitent tous deux de l'homme mais chacun dans un environnement, dans un plan de l'existence particulier: le premier traite de l'homme dans la société et dans la famille tandis que le deuxième traite de l'homme dans le cosmos.

Coupe sur pied à couvercle représentant l'île des immortels taoïstes

Époque des Han de l'Est (25 ap. J.-C. – 220 ap. J.-C.)

Terre cuite glaçurée

H : 25 cm

MC 9705

Le couvercle de cette pièce est en forme de montagne, motif traditionnellement interprété comme étant la représentation d'une des trois îles à l'est de la Chine, dont la plus célèbre est l'île Penglai, où résident les immortels. La croyance en l'existence de ces îles était telle que le Premier empereur, Qin Shihuangdi, envoya en 217 av. J.-C. une expédition à leur recherche ; elle ne revint jamais.

On trouve d'ordinaire ce motif sur des vases *lian* et surtout sur des brûle-parfums. Le couvercle est alors percé, dans ce dernier cas, de multiples trous par lesquels s'échappent les fumées odoriférantes qui donnent l'impression que les montagnes, peuplées d'animaux de toute sorte conformément aux traditions textuelles, sont envahies de brumes. En plus de contribuer au réalisme de l'œuvre, ce procédé la transforme en un véritable microcosme qui associe les deux éléments constitutifs étymologiquement du paysage en Chine : la montagne et l'eau.

Cependant, cette pièce ne présente pas d'orifices, ce qui nous fait penser qu'elle est un substitut funéraire qui n'a jamais été conçu dans le but de servir. Cette hypothèse est cohérente avec l'utilisation de la glaçure plombifère verte, courante à partir de la fin des Han de l'Ouest (206 av. J.-C. – 9 ap. J.-C.) et qui aurait peut-être pour fonction d'imiter la vaisselle de luxe en bronze.

BOUDDHISME

Le bouddhisme est la philosophie prêchée par Gautama Shākyamuni (env. 560-480 av. J.-C.), « le sage du clan des kya », prince originaire du Nord de l'Inde, près de la frontière népalaise. Lorsqu'il découvre l'existence de la maladie, de la vieillesse et de la mort, il quitte le milieu confortable et luxueux où il vivait pour embrasser une carrière de religieux. Après son Éveil des années plus tard à Bodhgayā, ce qui lui vaut le nom de Buddha, « l'Éveillé », il passe sa vie à délivrer un enseignement dont le cœur est constitué par les Quatre Nobles Vérités : tout est douleur (*dukkha* : état d'insatisfaction, de mal-être permanent), l'origine de la douleur est le désir, la cessation de la douleur est la cessation du désir, la cessation du désir est accessible par le Noble Sentier Octuple, combinant morale, méditation et sagesse.

Ces réflexions s'appuient sur un fond cosmologique et philosophique commun aux diverses croyances indiennes de l'époque. Ainsi l'un des buts du bouddhisme est de se délivrer du cycle des réincarnations (*samsara*), conditionné par le karma, sorte de solde des actes positifs et négatifs. En se libérant du cycle des réincarnations, on atteint le Nirvâna, un état de non-désir d'où toute souffrance est absente.

A partir de cet enseignement initial vont se développer de multiples écoles. On distingue trois grands courants du bouddhisme.

Le Theravâda, « opinion des anciens », appelé aussi par dérision Hinayana (« petit véhicule ») par les tenants du Mahâyâna (« grand véhicule »), est le bouddhisme originel. Il s'est développé et propagé essentiellement en Inde, où il fut ensuite supplanté par le Mahâyâna, à Ceylan et dans l'Asie du Sud-Est, en Birmanie, au Laos et au Cambodge. Le Theravâda est une doctrine austère qui rend le salut presque impossible pour qui n'adopte pas le statut de religieux.

Le Mahâyâna se constitue au I^{er} siècle avant notre ère, essentiellement en réaction à cette situation. Il offre aux laïcs des voies de salut en ce monde et offre à leur vénération les bodhisattva (« Être d'Éveil »), êtres de compassion qui retardent leur Éveil pour sauver tous les hommes. Ils se différencient des Buddha, qui portent des habits monastiques, par leurs riches vêtements et parures. C'est ce courant qui se diffuse en Extrême-Orient.

Le Vajrayâna, « bouddhisme du Véhicule de diamant » (bouddhisme tantrique) permet aux hommes d'être sauvés en une seule existence grâce à des pratiques ésotériques. Ce courant se retrouve exclusivement dans les régions himalayennes.

Le bouddhisme en Chine :

Si les textes chinois datent l'entrée du bouddhisme en Chine du 1er siècle de notre ère, il se pourrait que le bouddhisme soit déjà présent sur le territoire chinois à la fin du 1er siècle avant notre ère. Le bouddhisme, essentiellement de tendance Mahâyâna, pénètre en Chine par le biais des routes de la soie, axes commerciaux reliant la Chine à l'Asie mineure en passant par l'Asie centrale. Très vite se mettent en place en Chine des ateliers de traduction, sous la tutelle dans un premier temps de moines étrangers, tels le Parthe An Shigao et le Scythe Lokaksema arrivés à la capitale Luoyang (province du Henan) respectivement vers 148 et en 167 de notre ère. Ces premières traductions s'appuient sur des concepts déjà connus des Chinois et reprennent ainsi une terminologie fortement teintée de taoïsme. Le bouddhisme se développe et se diffuse petit à petit sous les Han de l'Est (25-220 ap. J.-C.), mais il n'a pas encore l'importance qu'il aura aux époques suivantes. Malgré des découvertes de plus en plus nombreuses, le bouddhisme a ainsi laissé peu de témoignages artistiques que l'on puisse dater de l'époque Han. Ceux-ci se limitent essentiellement à de rares représentations de Buddha assis en tailleur sur des céramiques ou des architectures funéraires. Encore faut-il remarquer que ces motifs sont bien souvent isolés au milieu d'un répertoire iconographique plutôt taoïste.

Coupe sur pied à décor de Bouddha

Époque des Han de l'Est (25 ap. J.-C. – 220 ap. J.-C.)

Terre cuite avec des traces de glaçure verte

H : 15,3 cm

MC 9470

Le bouddhisme pénètre en Chine aux alentours de notre ère, les témoins matériels de sa présence relèvent au plus tôt de l'époque des Han de l'Est (25 ap. J.-C. – 220 ap. J.-C.). C'est à la fin de cette dynastie qu'on voit apparaître de relativement rares représentations pouvant être rattachées au bouddhisme. L'iconographie bouddhique semble alors encore embryonnaire en Chine et se limite essentiellement à des images du Buddha assis en tailleur. Les quatre Buddha qui ornent les pétales décorant cette coupe effectuent vraisemblablement le geste indiquant qu'ils sont en méditation, les deux mains dans le giron, l'une sur l'autre, paumes dirigées vers le haut. Entre chaque Buddha sont représentés des arrangements de fruits et de plantes qui sont parfois interprétés comme une allusion à un naga, être ophidien d'origine indienne et dont l'un des représentants protégea le Buddha pendant une de ses méditations. Si l'interprétation du motif prête à discussion, son origine étrangère est certaine, ce type de décors végétaux n'appartenant pas à la tradition chinoise. Comme de nombreux autres éléments décoratifs, ils ont circulé le long des routes de la soie au gré des échanges commerciaux et de la diffusion du bouddhisme, diffusant ainsi des éléments d'origines diverses, du monde grec à l'Asie centrale, jusqu'au Japon.

Ce type de représentations pose quelques problèmes, toujours débattus actuellement, quant à ce qu'elles révèlent de la place du bouddhisme dans la Chine des Han. Beaucoup de ces figures de Buddha sont retrouvées en contexte funéraire, au milieu de motifs d'inspiration taoïste et en lieu et place parfois de symboles auspiceux, Ceci tendrait à prouver que le bouddhisme ne remplace pas les autres systèmes religieux et symboliques, mais s'y adapte, voire est adopté comme un soutien supplémentaire dans la progression du défunt vers un bonheur éternel encore très marqué par le taoïsme. Cette forme de syncrétisme, par ailleurs assez constante dans l'histoire chinoise, a probablement été facilitée par la croyance répandue alors en l'identité des figures du Buddha et de Laozi.